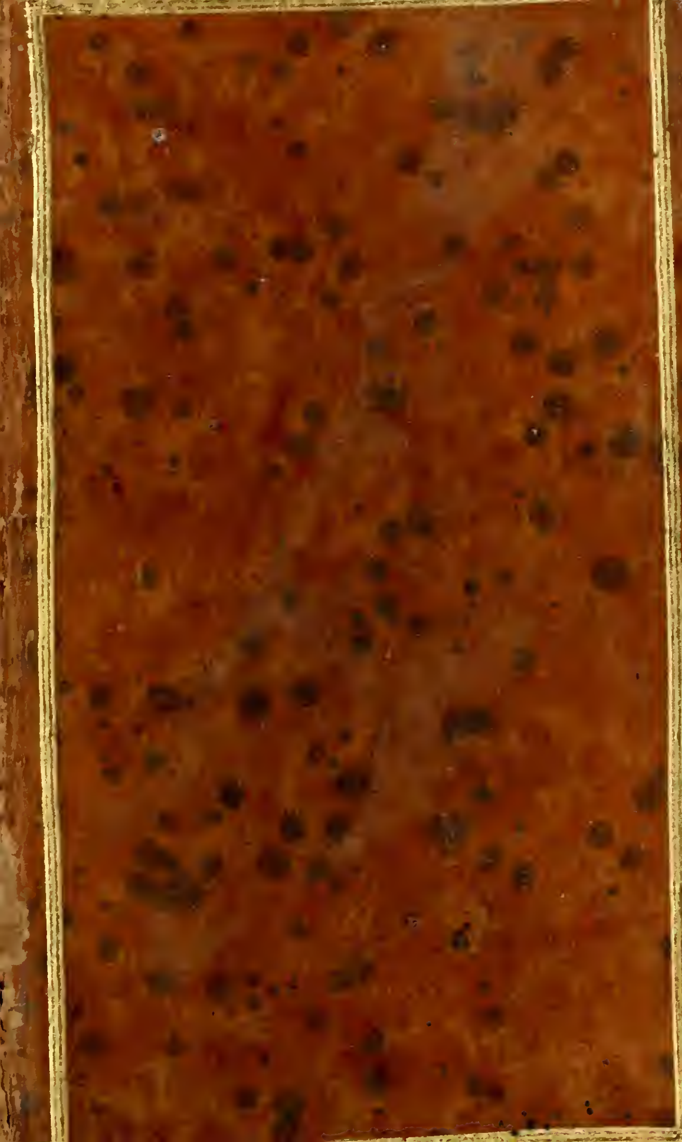
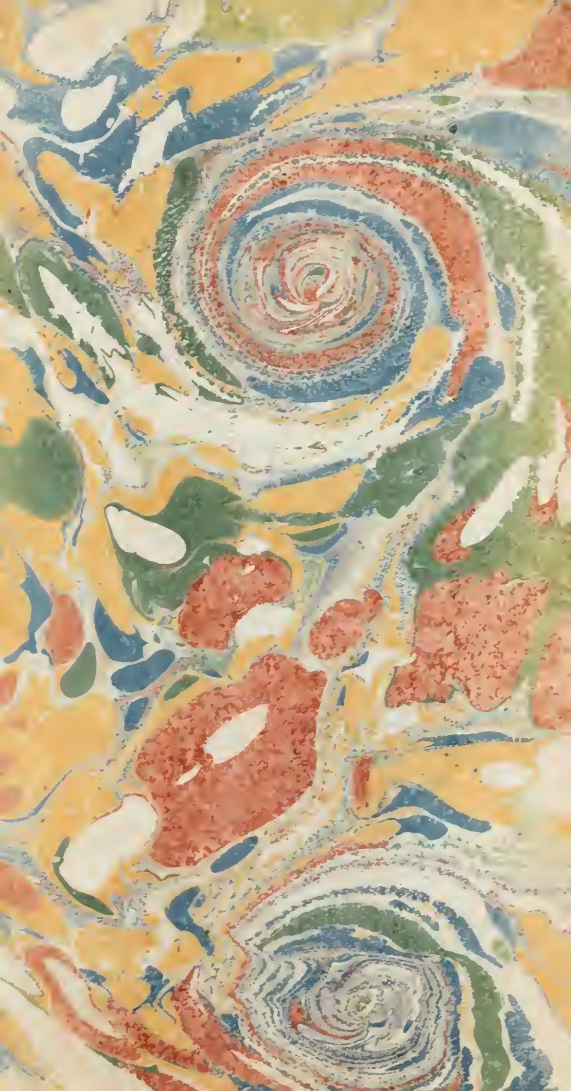



VITAM
IMPENDERE
VERO.



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME SECOND.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE, OU LETTRES DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah! reſte, ne reviens jamais: tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment ſoutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu, ma douce amie, ma ſauve-garde, mon ange tutélaire? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi! ce fatal voyage étoit-il ſi néceſſaire ou ſi preſſé? pouvois-tu me laiſſer à moi-même dans l'inſtant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es

préparés par cette coupable négligence ! Ils ſeront éternels ainſi que mes pleurs. Ta perte n'eſt pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'eſt pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, miſérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que ſert le ſilence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets ! Si je ne verſe mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ; Ah ! que ne me trahiſſois-tu ? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre ? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe ? qu'il fuie à jamais, le barbare ! qu'un reſte de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'eſt point coupable ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis ; tous mes malheurs

ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire ; les ſiens étinceloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur ; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée ; ô ma couſine ! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison, il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie : ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure ; ne

m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie, garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

RÉPONSE.

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ! mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitie ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la pre-

miere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée ! . . . il eſt l'effet d'une téméraire confiance . . . . Ah ! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible ; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuſe ou mourir, &, quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort ! N'accuſe ni ton amant ni toi d'une faute dont je ſuis la plus coupable, puiſque je l'ai prévue ſans la prévenir.

Il eſt vrai que je partis malgré moi : tu le vis, il fallut obéir ; ſi je t'avois cru ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foible & languiſ-

ſante encore, tu me parus en ſureté contre une ſi courte abſence : je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abattu moins en état de ſe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faiſoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre ſans un mortel déſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penſes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour ; je ſaurai toujours réſiſter aux tranſports qu'il

inſpire ; mais j'aurois fait moins de réſiſtance à un amour pareil au tien , & ſans avoir été vaincue , je ſuis moins chaſte que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur eſt de l'avoir rendu néceſſaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions (1). Si la faute étoit à commettre, que j'euſſe la baſſeſſe de te parler ainſi , & toi celle de m'écouter , nous ſerions toutes deux les dernieres des créatures. A préſent , ma chere , je dois te parler ainſi , & tu dois m'écouter , ou tu es perdue ; car il reſte en toi mille adorables qualités que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver , qu'un excès de honte & l'abjection qui le ſuit détruiroient infailliblement , & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

---

(1) Ce ſentiment eſt juſte & ſain. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions ; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même , & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-deſſus de toi-même. Une tache paroît-elle au ſoleil ? combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée ? En ſeras-tu moins douce, moins ſincere, moins modeſte, moins bienfaiſante ? En ſeras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en ſeront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle ſait, elle ſent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiſſe encore ſortir de ton ame. Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus ſage que toi te valût jamais !

Enfin tu me reſtes ; je puis me conſoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût preſque fait deſirer la ſeconde, ſi je ne l'avois reçue en

même tems. Vouloir délaisser son amie! projetter de s'enfuir sans moi? Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six mois à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI.

A JULIE.

QUEL prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie ? & par quel art, connu de toi ſeule, peux-tu raſſembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la triſteſſe ; je ſouffre & languis de douleur au ſein de la félicité ſuprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu, quel tourment affreux de n'oſer ſe livrer tout entier à nul ſentiment, de les combattre inceſſamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaiſir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miſérable.

Que me ſert, hélas ! d'être heureux ? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la

langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent - ils dérober quelque ſecret à l'amour ! Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'affiégent, & ta triſteſſe, voilée d'un doux ſourire, n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource ? Je m'approche du lieu d'où-ils ſemblent partir ; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet.. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'Univers, aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes ? Ah ! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang ! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré ? Mon bonheur devint mon ſupplice ; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces pré-

cieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais, j'entends revenir ta mere, il faut retourner bruſquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je ſuis humilié, que je ſuis avili de ton repentir! Je ſuis donc bien mépriſable, ſi notre union te fait mépriſer de toi-même, & ſi le charme de mes jours eſt le ſupplice des tiens? ſois plus juſte envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les ſacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas ſuivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus ſaint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiſſent & ne doivent autoriſer? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouſe! O ma digne & chaſte compagne! O charme & bonheur de ma vie! non ce n'eſt point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'eſt qu'en acceptant un autre époux

que tu peux offenſer l'honneur. Sois ſans ceſſe à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeule qui la romproit feroit blâmable, & c'eſt déformais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur feroit raiſonnable, quand tes regrets feroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe!

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au

ſein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiete? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée eſt toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobe pas à toi-même.

LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes; le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux tems n'eſt plus: hélas! il ne peut revenir: & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource; tu veux me conſoler par de vains diſcours; & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie, mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge: nos feux ont perdu cette ardeur divine

divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaiſir, & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'uniſſoient d'autant mieux que nous nous reſpections davantage, où la paſſion tiroit de ſon propre excès la force de ſe vaincre elle-même, où l'innocence nous conſoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état ſi charmant à notre ſituation préſente: que d'agitations! que d'effroi! que de mortelles alarmes! que de ſentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur! Qu'eſt devenu ce zele de ſageſſe & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à ſon tour l'amour plus délicieux? Notre jouiſſance étoit paiſible & durable, nous n'avons plus que des tranſports: ce bonheur inſenſé reſſemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres careſſes. Un feu pur & ſacré brûloit nos cœurs; livrés aux erreurs des ſens, nous ne ſommes plus que des amans vulgaires; trop heureux ſi l'amour jaloux daigne préſider encore à des

plaiſirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous ſont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien ſur les miennes, ton cœur eſt fait pour les ſentir. Vois ma honte, & gémis ſi tu ſais aimer. Ma faute eſt irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de ſi juſtes douleurs; tout mon eſpoir eſt de les rendre éternelles : le pire de mes maux ſeroit d'en être conſolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon ſort, j'en ſens l'horreur, & cependant il me reſte une conſolation dans mon déſeſpoir, elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'oſe plus porter mes regards ſur moi-même, je les porte avec plus de plaiſir ſur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu

t'éleves quand je me dégrade ; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier, s'il ſe peut, ma faute ; couvre-là de l'honnêteté de tes ſentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus long-tems. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'avoue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille ; mais

enfin, tu sais ses résolutions ; il te préviendra si tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en est encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, & renonçons à nous voir si souvent, pour nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y présenter ; mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion, & avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

DE JULIE.

AH ! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée ! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne ſe point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être ſi différent de ſoi-même ? Comment ſonger à tant d'objets quand on n'eſt occupé que d'un ſeul ? Comment contenir le geſte & les yeux quand le cœur vole ? Je ne ſentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adreſſoit ; je m'imaginai que tout le monde m'obſervoit de concert, je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma couſine, qui veilloit ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille.

Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'alarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous: nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître

l'amour, ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystere : les inquiétudes sont trop vives de ma part, les indiscrétions trop dangereuses de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diversion au besoin.

Reprenons, reprenons cette vie solitaire & paisible, dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chere image qui soutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur, que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je serois forcée à une plus grande retraite ;

fût-il déja venu, ce tems desiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour .... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente, si tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor (*a*).

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres alarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heu-

(*a*) Non, non, beaux yeux qui m'apprites à soupirer, jamais vous ne verrez changer mes affections. *Metast.*

reux amant ? S'entretenoit-il avec Madame Belon ? Ah ma Julie, peux-tu le croire ? Non, non, fille incomparable ; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme ſon cœur ſuivoit les mouvemens du tien ! Avec quelle avide impatience ſes yeux dévoroient tes attraits ? Ton amour, ta beauté rempliſſoient, raviſſoient ſon ame ; elle pouvoit ſuffire à peine à tant de ſentimens délicieux. Mon ſeul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaiſirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon ? Sais-je ce que je lui répondis ? Le ſavois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le ſavoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer & répondoit ſans entendre ?

Com' huom, che par ch' aſcolti, e nulla intende (*a*).

(*a*) Comme celui qui ſemble écouter & qui n'entend rien.

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! ſi tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les Cavaliers (1) ſe raſſembler autour de ta

---

(1) *Cavaliers* ; vieux mot qui ne ſe dit plus.

chaiſe ? Ne vis-je pas au dépit de tes compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs reſpects empreſſés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modeſtie & d'indifférence qui en impoſe plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la collation l'effet que ce bras découvert produiſit ſur les ſpectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiſer la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent ſuçoit mon ſang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas ſi diſtrait que tu penſes ; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'eſt pas, je le ſais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuſeras-tu le mien d'en être.

On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amere, & il préfere sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier ! Quoi ! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire ! Ah ! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siecles ? l'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous, mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, & contenir une indiscrete curiosité ; mais en respectant un si doux mystere, que n'en puis-je au moins as-

ſurer l'éclairciſſement ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres ? Chere ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice, & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ſerois bienheureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun prince étranger : Mais dans

la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

De Julie.

Je ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Belon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire ; & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſurement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne ſont guere pointilleux ; & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie ; ſujet, malheureuſement, trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions ; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccéderoit à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-tems vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop

de

de vivacité, je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté long-tems en dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur auteur; & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ferment qu'on ne tient que quand il

eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ? je le crois, je l'eſpere ? mais préviens mes folles alarmes, & donne-moi dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires ; je jouirois, au moins, de tes remords ; ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'aſſure, voilà l'uſage de cette regle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment ; voilà comment la vertu ſévere ſait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant ſans principes, dût-il m'aimer éter-

nellement, où feroient pour moi les garans de cette conftance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'affurer de n'être point abufée ou par fa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & refpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguifement, tu me garderas, je le fais, la fincérité que tu m'auras promife. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite fur le devoir de tenir ta parole ; & fi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois... oui tu pourrois lui dire, ô Julie ! je ne... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penfes-tu de mon expédient ? C'eft le feul, j'en fuis fûre, qui pouvoit déraciner en moi tout fentiment de jaloufie. Il y a je ne fais quelle délicateffe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet affuré de l'engagement que je t'impofe ; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur ; & quand je douterois de ton

cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele! Ah! si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à discussion pour ce soir, car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavecin; le pere a feuilleté Lamberti; moi, je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens. O Docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque science de mise! Monsieur d'Orbe qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer

une ſavante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſſerons tous trois dans la chambre de la couſine. C'eſt-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtreſſe, vos deux mains dans les ſiennes, & en préſence de ſon Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant, aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

BAISE cette lettre & saute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser, je n'y suis pas la moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour son procès, & de-là à Soleure pour sa pension, a proposé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai point à propos de dire ce que j'en pensois ; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de la maison; mais on me dépose chez le pere de la cousine, ensorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre; j'espere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour

à l'amitié qui lui donne aſyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe ? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs & ne devroit ſervir que d'aſyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelques chalets (1), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraiches & diſcretes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-

(1) Sorte de maiſons de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpeces de laitage dans la montagne.

mêmes. Les ruiſſeaux qui traverſent les prairies ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des aſyles plus déſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio ripoſto, ombroſo e foſco,
Ne mai paſtori appreſſan, ne biſolci (a).

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la mere commune. C'eſt-là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chaſſe de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inſéparables. Ces inſéparables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon en fera

---

(a) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans aſyles. *Petr.*

naturellement les honneurs ; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours ; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

ILS sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux; je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que

leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrete angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les paquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux mouvemens de la nature ne ſont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah! tyran! tu veux en vain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentimens légitimes, il reſpecte & chérit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami! ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eſt le plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les con-

noiſſes, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre conſolateur ? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé ? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſai-je pas déja ſuccombé ſous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent ; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joie & la ſérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable ! Que de délices inconnus tu fis éprouver à mon cœur ! O triſteſſe enchantereſſe ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrénés des amans ! paiſible & pure jouiſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel raviſſant ſpectacle, ou plutôt quelle extaſe,

de voir deux beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre ; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi cheres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah ! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter

mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie! Ah! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore ; mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours sur-tout que ton image

plus

plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse 'l vento mai si verdi frondi (a).

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en

(a) Jamais œil d'homme ne vit des bocages aussi charmans, jamais zéphir n'agita de plus verds feuillages. *Petr*

fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens, on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le conſume. O Julie ! ô chere & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préſence de deux amans fidelles : Portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah ! qu'on ſeroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans !

LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

Tu n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaiſir tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque maniere ſous ma garde ; & pour n'avoir ſu me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir d'elle, & je l'expoſe à des dangers pires que ceux

où j'ai ſuccombé. Je frémis en ſongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la ſéduction perdoient une fille modeſte & ſage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes aſſez vils pour acheter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour !

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe ! Ne ſeras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti ? Ah ! ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire enſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpere que le Ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera

pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchatel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent: porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je perſiſte; car il faut que ce mot de vertu ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus: mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire

des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces diſcours ſuperflus ; j'en dis trop à un honnête homme & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ une pauvre fille au déſeſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez point de conſoler les

affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du service est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eu pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef, sans m'en rien dire, dans la Compa-

agnie de M. de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de ſon engagement. Monſieur de Merveilleux n'eſt plus à Neufchâtel que pour ſept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour ſuivre la recrue : ainſi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si par votre crédit ou celui de M. le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourſer ce pauvre garçon ; mais je le connois bien ; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la ſavoit déja. Que Dieu le conduiſe, il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres, mais on eſt

ſi mépriſé qu'il vaut mieux pâtir : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle ; je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'oſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

Réponse.

J'ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien eſt impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient, & l'après dînée nous irons te voir, ma couſine &

moi ; car je ſais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine ; mon pere eſt abſent ; mais en attendant ſon retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique ; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah cruelle ! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſai-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chaſſe & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de ce Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'euſſe obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un

Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter, je l'ai refuſé à vos offres, je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être ? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens ? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde

qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! ſans doute avec tant d'autorité ſur mon ame la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puiſque ton regne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Se-

roit - il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet ?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne précifément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir ſur le champ, peut - être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précau-

tions, peut-être eût-on ſu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrete avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premiérement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine ; elle ſait ton voyage & le ſujet ; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance ? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, enſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amans

déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que des biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la Vertu: s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce

que

que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant des vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même, j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma couſine a ſu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je ſuis une heureuſe fille ! que je ſuis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou ſurpaſſée. Il ſemble que tous les plus doux ſentimens du monde viennent ſans ceſſe chercher mon ame, &

j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'éleve & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1). Adieu, mon ami.

---

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au

LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la ſeconde lecture de la lettre, quand Milord Edouard Bomſton eſt entré. Ayant tant d'autres choſes à te dire, comment aurois-je penſé, ma Julie, à te parler de lui ? Quand on ſe ſuffit l'un à l'autre s'aviſe-t-on de ſonger à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en ſais, maintenant que tu parois le déſirer.

Ayant paſſé le Semplon, il étoit venu juſqu'à Sion au-devant d'une chaiſe qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le déſœuvrement rendant les hommes aſſez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoiſſance auſſi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec

toucher & qui cauſe un friſſonnement déſagréable en y paſſant la main, comme celle d'une broſſe fort ſerrée ou du velours d'Utrecht.

un homme fort préoccupé, qui cherche la ſolitude. Cependant nous ſentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne ſe ſeroient pas quittés. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaiſir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux-arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prétention. J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de ſcience, & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique Italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuoſe avec lui, ſon valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit

plusieurs morceaux très-pathétiques à ce qu'il prétendoit; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve, l'été suivant à Lausanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis stoïque qu'il

met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je

te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne; mais, quoi que tu puiſſes dire, le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HE bien donc, mon ami, toujours le Chalet? l'hiſtoire de ce Chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du Chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déſert ne ſauroit-il nous faire un Chalet à la ville? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une nôce où nous

ferons tous : cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes ce me ſemble, d'un zele aſſez ſuperflu ſur l'apologie de Milord Edouard dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guere être plus avancé ; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, preſque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de

meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience eſt amere, mais ſon fruit eſt doux ?

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'eſprit. Tu dis à peu près la même choſe ; & puis, avec cet air de ſupériorité maſculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon ſexe une fois en ma vie, comme ſi jamais une femme devoit ceſſer d'en être ? Te ſouvient-il qu'en liſant ta République de Platon nous avons autrefois diſputé ſur ce point de la différence morale des ſexes ? Je perſiſte dans l'avis dont j'étois alors, & ne ſaurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres ſi différens. L'attaque & la défenſe, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne ſont point des conventions, comme le penſent tes philoſophes, mais des inſtitutions naturelles dont il eſt facile de rendre raiſon, & dont ſe déduiſent aiſément toutes les autres diſtinctions morales. D'ailleurs, la deſtination de la nature n'étant pas la même, les in-

clinations, les manieres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conſtitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute , une voix plus forte & des traits plus marqués ſemblent n'avoir aucun rapport néceſſaire au ſexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'eſprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus ſe reſſembler d'ame que de viſage ; ces vaines imitations de ſexe ſont le comble de la déraiſon ; elles font rire le ſage & fuir les amours. Enfin , je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baſſe & de la barbe au menton , l'on ne doit point ſe mêler d'être homme.

Vois combien les amans ſont mal-adroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commiſe ou que tu commets auſſi bien que moi , & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux - tu que te rendant ſincérité pour ſincérité je te diſe naïvement ce que je penſe de la tienne ? Je n'y

trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit

en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

LETTRE XLVII.

A Julie.

Ah ! mauvaise ! Est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes en-

gagemens! Premiérement ta parure, car tu n'en avois point, & tu sais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne sais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne sais, pour moi, comment tu t'y prends; mais si telle est ta maniere d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs, & quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! . . . des conditions

ſortables ... les préjugés de ton pere .... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique italienne, car il s'eſt trouvé des duo & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire ? N'es-tu pas la premiere ſource de toute les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie ? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes tranſports,

il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre complette & il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſez entendu. Je porterai de mon côté des ſcenes, des cantates françoiſes, & nous verrons!

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie; ne me quitte point durant mon ſommeil; mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe, ſoit qu'il m'offre ou non les nôces de la Fanchon, un inſtant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

LETTRE XLVIII.

A JULIE.

AH ! ma Julie, qu'ai-je entendu ? Quels ſons touchans ? Quelle muſique ? Quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs ? Ne perds pas un moment ; raſſemble avec ſoin tes opéra, tes cantates, ta muſique françoiſe, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde pſalmodie, & d'avoir pris ſi long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les productions de cet art charmant ? Je ſentois leur peu d'effet, &

l'attribuois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement méchanique & phyſique; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons; je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante, donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite

aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant : Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie

& des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit; enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déja pleine de ſon tems, on les a toujours vus à la piſte de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre muſique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils ſavoient chanter des ſentimens ils ne chanteroient pas de l'eſprit, mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus

propre aux chanſons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux Opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcenes italiennes, il me fit ſentir les rapports de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoute à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais qu'elle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame; l'exé-

cution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit ; le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvois ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent guere moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir ; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport ; c'eſt

que j'avois commencé de la concevoir, & que si-tôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, *l'idolo amato*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si dé-

licieuses ! Je te conjure premiérement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enseigner est simple, nette, & consiste en pratique plus qu'en discours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci, comme en bien d'autres choses l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déja qu'il n'est question que de s'asservir à la mesure, de la bien sentir, de phraser & ponctuer avec soin, de soutenir également des sons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille françoise, pour la rendre juste, expressive, & flexible; la tienne naturellement si légere & si douce prendra

facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne,

E'l cantar che nell' anima si sente (a).

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres sensibles.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

Tu sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'im-

---

(a) Et le chant qui se sent dans l'ame. *Petr.*

poſſibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui, que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanſons ! belle matiere à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ſerai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus alarmé.

Je ne ſais, ni ne veux ſavoir ſi Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que

celles qu'ont tous les hommes pour les perſonnes de mon âge ; ce n'eſt point de ſes ſentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils ſont auſſi d'accord ſur ſon compte que ſur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si ſon excluſion & la leur ſuffiſent à ton repos, ſois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais du conſentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne ſera Ladi Bomſton. Voilà ſur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela queſtion de milord Edouard, je ſuis ſûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſe même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſais à cet égard la volonté de mon pere ſans qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà aſſez pour calmer tes craintes, c'eſt-à-dire autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité, & tu ſais que j'ai réſolu de ne la pas ſatisfaire. Tu as beau me reprocher cette réſerve & la prétendre

hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me feroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indifcret que je te rendis d'un difcours de mon pere, tu n'aurois point été te défoler à Meillerie, tu ne m'euffes point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore afpirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une feule indifcrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes paffions que les déguifer. La moindre alarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien : on liroit tous nos fecrets dans ton ame, tu détruirois à force de zele tout le fuccès de mes foins. Laiffe-moi donc les foucis de l'amour, & n'en garde que les plaifirs ; ce partage eft-il fi pénible, & ne fens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obftacle ?

Hélas ! que me ferviront déformais ces précautions tardives ? Eft-il tems d'affermir

ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé? Ah! miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords? Dieu! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir; d'être aſſiégé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du déſeſpoir! Je ſuis déſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force ni de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence: & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidere cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zele.

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cauſe de la triſteſſe

que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tîntes hier au ſoir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureuſement j'en ſuis trop indignée pour pouvoir les oublier aiſément. De pareilles expreſſions avoient quelquefois frappé mon oreille en paſſant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme; je ſuis très-ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh Dieux! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſſonne ainſi ſes plaiſirs! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire; c'eſt auſſi pour

cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſiez les ſentimens honnêtes, ſeriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter & je ne ſerois pas ſi malheureuſe! Ne vous

y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt aſſouvi de lui-même a recours aux monſtres de l'imagination & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe ; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? Un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah ! qu'il eſt un être bien plus ſublime ? Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : ſon amant eſt plus ; tous les autres ſont moins ; elle & lui ſont les ſeuls de

leur

leur eſpece. Ils ne déſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſait tout accorder aux deſirs ſans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites ! vous qui connûtes les vrais plaiſirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bon-

heur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſi-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous feriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ſi mal à propos, & à prendre avec celle qui vous eſt chere un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & qu'elle eſt cette volupté barbare qui ſe plait à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être reſpectée ; mais ſi je l'oubliois jamais, eſt-ce à vous de me le rappeller ? Eſt-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce feroit à lui plutôt à m'en conſoler. Tout le monde a droit de me mépriſer hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs verſés ſur ma foibleſſe méritoient que vous me la fiſſiez moins cruellement ſentir. Je ne ſuis ni prude ni précieuſe. Hélas que j'en ſuis loin, moi qui n'ai pas ſu même être ſage ! Vous le

ſavez trop, ingrat, ſi ce tendre cœur ſait rien refuſer à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris ſon langage, pour lui en pouvoir ſubſtituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de ſemblables careſſes. Ou renoncez à Julie, ou ſachez être eſtimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour ſans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conſerver à ce prix.

Il me reſte beaucoup de choſes à dire ſur le même ſujet ; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoie à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fauſſes maximes ſur l'uſage immodéré du vin. Votre cœur n'eſt point coupable, j'en ſuis très-ſûre. Cependant vous avez navré le mien, & ſans ſavoir ce que vous faiſiez, vous déſoliez comme à plaiſir ce cœur trop facile à s'alarmer, & pour qui rien n'eſt indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me faſſe glacer le ſang ; & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce ſoit à moi qu'elle eſt adreſſée. Qui moi, moi ! j'aurois offenſé Julie ? J'aurois profané ſes attraits ? Celle à qui chaque inſtant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages ? Non, je me ſérois percé le cœur mille fois avant qu'un projet ſi barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre ! ce cœur qui vole & ſe proſterne ſous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ! Que tu le connois mal, ô Julie ! ſi tu l'accuſes de manquer envers toi à ce reſpect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour ſa maîtreſſe ! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les diſcours dés-

honnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh! dis-moi, Julie, Ange du Ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité: dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelque-

fois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ! Non, ne le crois pas ; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mor-

tel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne souillera mes levres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne: puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir.

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légere. C'est une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour

offensé se venge & s'appaise ; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévere ; il le faut, j'y consens ; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse ? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice ! Oh ! je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que soupant hier chez M. de Vueillerans[1], tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non

plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la Côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours font au moins ſix repas. Or à ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajouter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire ? Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auſſi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuſes tu ne te fiſſes à la fin un mérite d'une faute ſi bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur

que ſi j'attendois trop long-tems ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les paſſions vives ne ſongent guere à ces petits ſacrifices, & l'amour ne ſe repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adreſſe que de courage à tirer avantage pour le moment préſent d'un avenir incertain, & à ſe payer d'avance d'une abſtinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les ſens l'abus eſt-il donc inſéparable de la jouiſſance ? l'ivreſſe eſt-elle néceſſairement attachée au goût du vin, & la philoſophie ſeroit-elle aſſez vaine ou aſſez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'uſer modérément des choſes qui plaiſent, que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaiſir innocent, & riſques ta ſanté en changeant de maniere de vivre : ſi tu l'enfreins, l'amour eſt doublement offenſé &

ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cristal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un air Italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mere quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux

renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'Inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie Italienne, & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scene du Metastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, font un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure, de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractere de la mélodie a tant

de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant François, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas! que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau! Ah l'hypocrite!..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

De Julie.

Ainsi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre ? Cette nôce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens ; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions y ménager une entrevue ; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, & le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre ! Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obs-

tacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais ; & ſi tu l'oſes partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquitter mes promeſſes & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte-toi bien, mon ami, & vois juſqu'à quel point il t'eſt doux de vivre ; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais ſi la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, eſt malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe abſolument la ſoigner, on l'a tranſportée ailleurs malgré moi : mais comme elle eſt mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange eſt loin de l'eſcalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du ſouper toute la maiſon eſt déſerte hors la cuiſine & la ſalle à manger. Enfin la nuit dans cette ſaiſon eſt déja

obſcure à la même heure, ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : que ſi je ne le puis je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci : car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge pourtant que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort; que l'abord eſt ſujet à mille haſards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point; je connois trop mon

pere

pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi; car sûrement je ne serois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager ?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage; il n'y faut pas songer; & je te défends même très-expressément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée: aussi bien te seroit-elle parfaitement inutile; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espere qu'un sort plus doux nous est réservé; je sens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune se lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein

des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroit en entrant dans cet aſyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la ſeconde fois tu les verras couronner; témoin de ma conſtance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaiſirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce myſtérieux ſéjour eſt charmant! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il eſt plein de toi, & la

flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteresse!.... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté!.... la baleine a cédé à la force de l'impression..... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!.... Dieux! Dieux! que sera-ce quand....... Ah! je crois déja sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main! Julie! ma charmante julie!

je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu pénetres toute ma ſubſtance; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi! Il eſt terrible à mon impatience. O viens! vole, où je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes tranſports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche... mais qu'en ce moment la mort me ſeroit horrible! Mon déſeſpoir ſeroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!... on ouvre!... on entre!... c'eſt elle! c'eſt elle! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah! cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable!

LETTRE LV.

A JULIE.

O MOURONS, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire déſormais d'une jeuneſſe inſipide dont nous avons épuiſé toutes les délices ? Explique-moi, ſi tu le peux, ce que j'ai ſenti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaiſir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois ſenti qu'un vain ſonge & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes ſens abuſoient mon ame groſſiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la Nature ! Divine Julie ! poſſeſſion délicieuſe à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine ! Non, ce ne ſont point ces tranſ-

ports que je regrette le plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois milles vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres, durant lesquels tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité sais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentois auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entiere que nous passâmes à

parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible; de cette heure, hélas! trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continue, univerſelle! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame; il n'en ſortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement (1).

(1) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée? examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour! Si je regrette l'âge où

Julie, dis-moi donc ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus?

Si je ne t'aime plus? Quel doute! ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes eſpeces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe! ô mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation

---

'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la jouiſſance; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

de moi-même ; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit, on le ſent ; c'eſt lui qui anime tes graces, qui regne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans ; c'eſt lui qui par ta ſeule préſence communique aux autres cœurs, ſans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même ! je veux jouir, & tu veux aimer ; j'ai des tranſports & toi de la paſſion ; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte, & mets tout-à-fait

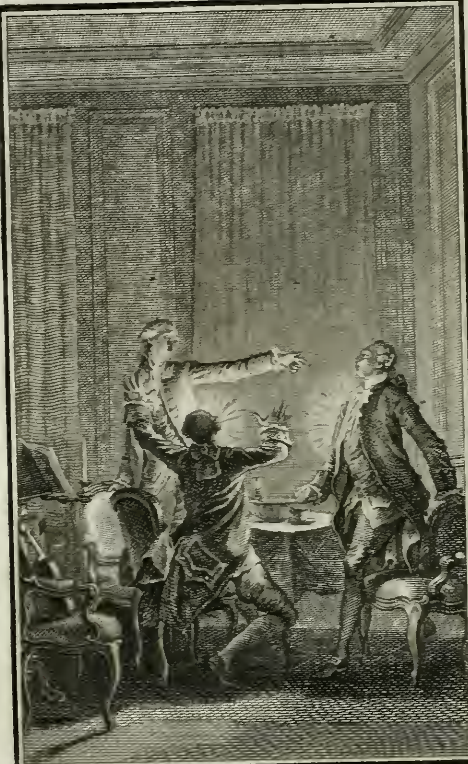
la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chere cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique, ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de



s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *Si tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin*

de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un ſouris moqueur, *vous en ſaurez aſſez-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il ſortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'eſt à ta prudence à te ſuggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuſe affaire, ou à me preſcrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur eſt à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chère, il faut que mon amitié te le diſe. L'engagement où tu vis ne peut reſter long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eſt un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne ſois pas encore le ſujet des diſcours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde; tu le ſerois déja, ſi tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'eſt un mauvais moyen de ſe faire fête & un très-sûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme; je tremble que celui du myſtere ne ſoit venu pour ton amour, & il y a grande apparence

que les ſoupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureuſement celui-ci ſut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme & trouva le ſecret de le faire taire; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déja parlé à lui même; mais elle l'oſe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſurement tomber: car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot

venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez

en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout à l'heure: en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte

atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé : c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion ? Vous aggravez ſon outrage ; vous prouvez qu'il avoit raiſon ; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle ? Penſez-vous que prendre ma cauſe avec tant d'ardeur ſoit une grande preuve qu'il n'y a point de liaiſon entre nous, & qu'il ſuffiſe de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes

pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite ; c'eſt vous ſeul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raiſons trop ſolides pour que vous ayez rien, qui le puiſſe être, à y répliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raiſon par l'uſage ; vous me direz qu'il eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe déshonorer. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que vous me fites autrefois dans une occaſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queſtion. Qu'y a-t-il de com-

mun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, & quelle raison peut la justifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités, si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée, & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siége de toute justice ;

il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? Dites, si les loups savoient raisonner auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la verité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez-dire à l'arbitre des combats: Viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres,

& cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus

de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre ? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire ? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode puiſſe fournir ſi l'on veut un ſupplément à la probité, par-tout où la probité regne ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile, & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme ? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour

un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit...... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire; & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger; avez-

vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! ſi le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez

bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave;

Ma verace valor, ben che negletto,
E di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro. (a)

Celui qui feint d'enviſager la mort ſans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'eſt la grande loi des êtres ſenſibles, ſans laquelle toute eſpece mortelle ſeroit bientôt détruite. Cette crainte eſt un ſimple mouvement de la nature, non-ſeulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuſe & blâmable, c'eſt qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obſtacle à la vertu, elle ceſſeroit d'être un vice. Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſon devoir, ne ſauroit

(a) Mais la véritable valeur n'a pas beſoin du témoignage d'autrui & tire ſa gloire d'elle-même.

être ſolidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raiſon, quelle eſpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il feroit vrai qu'on ſe fait mépriſer en refuſant de ſe battre, quel mépris eſt le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal ? Croyez-moi, celui qui s'eſtime véritablement lui-même eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en feroit pas moins honteuſe. Mais il eſt faux qu'à s'en abſtenir par vertu l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit dont toute la vie eſt ſans tache & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre en toute

rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient

que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis ſouffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger , & je penſe comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes , & qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade , comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement ; il eſt toujours ce qu'il doit être ? il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité ; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les tems ; elle met toujours la

vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité, c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt; qu'il a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejettant sont inséparables de la pratique des

vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme, il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule : & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami, ils se battirent à regret, l'insensé

point - d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le trifte remords n'a pu depuis ce tems fortir de fon cœur ; fouvent dans la folitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit fentir encore le fer pouffé par fa main cruelle entrer dans le cœur de fon ami ; il voit dans l'ombre de la nuit fon corps pâle & fanglant ; il contemple en frémiffant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le fang qui coule ; l'effroi le faifit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne ceffe de le pourfuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher foutien de fon nom & l'efpoir de fa famille, il s'en reproche la mort comme un jufte châtiment du Ciel, qui vengea fur fon fils unique le pere infortuné qu'il priva du fien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon averfion naturelle pour la cruauté m'infpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiffent parvenir. Celui qui va fe battre de gaieté de cœur n'eft à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en

déchirer une autre, & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles; ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état ? Réponds, veux-tu leur devenir ſemblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutiſſement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe ?

P. S. J'emploie dans cette lettre une

autorité

autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins juſques-là.

LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez lé-

gitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé ; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne ; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé ; je ſais que ſa valeur même le perdra, je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré ; j'ai fait parler la raiſon. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attends point de lui d'aſſez ſublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouiſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami : mais ſachez, homme bar-

bare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreſſement; il m'a paru ému en la liſant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut ſe départir: vous avez vu ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci; il faut qu'elle ſoit vuidée réguliérement. Prenez deux amis, & donnez vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous ſaurez alors ma réſolution.*

Je lui ai repréſenté que l'affaire s'étant paſſée entre nous, il ſeroit mieux qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient,* m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut-être ſon bizarre deſſein; quoi qu'il en ſoit j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes alarmes, tendre & chere Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire

avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſai-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſoufle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la elifois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe.

Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole, la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrétement. Je l'ai promis sans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. » Je viens, Monsieur, » rétracter hautement les discours injurieux » que l'ivresse m'a fait tenir en votre pré- » sence: leur injustice les rend plus offen- » sans pour moi que pour vous, & je m'en » dois l'authentique désaveu. Je me soumets » à toute la punition que vous voudrez » m'imposer, & je ne croirai mon honneur » rétablie que quand ma faute sera reparée. » A quelque prix que ce soit, accor- » dez-moi le pardon que je vous demande,

» & me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit : *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en sait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi : Heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux.... que dites-vous, Milord ? ai-je interrompu ;

perdez-vous le ſens ? Non, m'a-t-il dit en ſouriant, mais peu s'en eſt fallu que je ne le perdiſſe, & c'en étoit fait de moi, peut-être, ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſenti à ſa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame ſe livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu

(1) Il en faut, je penſe, excepter ſon pere.

d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en difoit plaifoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jaloufie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'ofant te porter les excufes qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme fon repréfentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant fans la compromettre m'adreffer à fa perfonne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les fentimens dont on ne peut fe défendre en te voyant avec trop de foin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais infpiré ni prétention ni efpoir ; il les a tous facrifiés aux nôtres à l'inftant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eft échappé étoit l'effet du punch & non de la jaloufie. Il traite l'amour en philofophe qui croit fon ame au-deffus des paffions : pour moi je fuis trompé s'il n'en a déja reffenti quelqu'une qui ne permet plus à

d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eſt pas une vertu d'homme.

Il a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie; je remarquois ſur-tout l'impreſſion puiſſante que tous les triomphes de la vertu faiſoient ſur ſon ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne ſera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les cataſtrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les ſentimens ſuppléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires qu'on n'en peut juger ſur les regles communes; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route ni de la même

eſpece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) L'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah ! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais hélas ! de quoi ſervent la puiſſance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés juſqu'à celle du dîné ; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîné nous avons con-

tinué de causer. Il m'a parlé de ſa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque ſurpriſe d'un procédé ſi authentique & ſi peu meſuré : mais, outre la raiſon qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-ſatisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complette ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilît ſans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre cœur & de mauvaiſe grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation eſt faite ; je puis être juſte ſans ſoupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous ſortiez ſi net de la premiere affaire, qu'elle ne tente perſonne de vous en ſuſciter une ſeconde. Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'eſt-à-dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la néceſſité de châtier ſans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont beſoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que

de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré.... espoir déja trop déçu viendrois-tu m'abuser encore ?... ô desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te

la rendrai à notre premiere entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie beſoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMENE demain Milord Edouard que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens. Quelle grandeur ! Quelle généroſité ! O que nous ſommes petits devant lui ! Conſerve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoiſſes de toute eſpece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre eſt venue ranimer mon courage éteint. En diſſipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus ſupportables. Je me ſens maintenant aſſez de force pour ſouffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton ſang, le ſang de ton ami

n'ont point été répandus & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir longtems. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble; vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié ? Fraudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos sentimens nous sont communs, tu le sais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déja senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle

elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature,

& il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bien fait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'ame ſaine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fòrtune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut juſqu'à la moitié. La nobleſſe ? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables. En un mot ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans aſyle, & ré-

duit à vivre d'aumônes?.... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami, ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les Houberaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'eſtime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propoſe ne compte point, comme vous, une longue ſuite d'ayeux toujours incertains, il ſera le fondement & l'honneur de ſa maiſon comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous feriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejaillira-t-il pas ſur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli ſi l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme eſtimable? Jugeons du paſſé par le préſent; ſur deux ou trois Citoyens qui s'illuſtrent par des moyens honnêtes, mille coquins

anobliſſent tous les jours leur famille ; & que prouvera cette nobleſſe dont leurs deſcendans ſeront ſi fiers, ſinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (1). On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme deſcend d'un fripon. Laiſſons ſi vous voulez l'origine à part, & peſons le mérite & les ſervices. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, ſon pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien ſervi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier ? Que fait-elle pour la gloire de la pa-

(1) Les lettres de nobleſſe ſont rares en ce ſiecle, & même elles y ont été illuſtrées au moins une fois. Mais quant à la nobleſſe qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable eſt le privilége de n'être pas pendu.

trie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la tyrannie & l'oppreſſion des peuples ? Oſez-vous dans une République vous honorer d'un état deſtructeur des vertus & de l'humanité ? D'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Liſez les annales de votre patrie ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs ? Les *Furſt*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes ? Quelle eſt donc cette gloire inſenſée dont vous faites tant de bruit ? Celle de ſervir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je ſouffrois de voir cet honnête homme nuire ainſi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit ſervir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, ſe mit à les repouſſer par des perſonnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de ſa condition n'avoit tenu les propos qui ve-

noient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la caufe d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brufque ; tout grand feigneur que vous êtes, je doute que vous puffiez bien défendre la vôtre fur le fujet en queftion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu fans favoir fi vous-même feriez bon pour elle, & je connois affez la nobleffe d'Angleterre pour avoir fur vos difcours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit Milord, quoique vous penfiez de moi, je ferois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cents ans. Si vous connoiffez la nobleffe d'Angleterre, vous favez qu'elle eft la plus éclairée, la mieux inftruite, la plus fage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas befoin de chercher fi elle eft la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle eft, il n'eft pas queftion de ce qu'elle fut. Nous ne fommes point, il eft vrai, les efclaves du Prince mais fes amis, ni les tyrans du peuple mais fes chefs. Garants de la liberté, foutiens de la patrie & appui du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple &

le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation ; le ſecond envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier : elle eſt noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propoſe pour gendre avec la moitié de mon bien.

Je connus à la réplique de ton pere que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la généroſité de Milord Edouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna comme de raiſon du parti de ſon beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis s'ils fuſſent reſtés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant en cet état, il ne

convenoit plus que la perſonne en queſtion te vît ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami; mais que je le priois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du Guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation, c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien

comporté dans ce pays & n'y eſt guere moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en eſt tems encore, mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'ave-

nir eſt incertain ; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſpérées ; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement ; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chere, eſt arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le viſage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiſcrétement chez elles de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à

celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimidée, il cita ſans ménagement en exemple ce qui s'étoit paſſé dans notre maiſon, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-eſprit, un diſeur de riens, plus propre à corrompre une fille ſage qu'à lui donner aucune bonne inſtruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de choſe à ſe taire, l'arrêta ſur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriſer de pareils ſoupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'eſprit & le mérite fuſſent des titres d'excluſion dans la ſociété. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maiſon ſi les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens ſortables, Madame, reprit-il en colere, qui puiſſent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offenſé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offenſent point. Apprenez, dit-il, que c'eſt offenſer l'honneur d'une maiſon que d'oſer en ſolliciter l'alliance ſans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela,

dit ma mere, une offenſe, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'eſtime. D'ailleurs, je ne ſache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de ſemblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore ſi je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

Alors commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne couſine eût voulu être à cent pieds ſous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abuſée des meres faiſant l'éloge de ſa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expreſſions offenſantes, & qui dans tout ſon emportement n'en laiſſe pas échapper une qui marque le moindre doute ſur la ſageſſe de celle que le remords déchire & que la honte écraſe en ſa préſence. O quel incroyable tourment d'une conſcience avilie, de ſe reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pour-

roient ſoupçonner ! Quel poids accablant & inſupportable que celui d'une fauſſe louange, & d'une eſtime que le cœur rejette en ſecret ! Je m'en ſentois tellement oppreſſée, que pour me délivrer d'un ſi cruel ſupplice j'étois prête à tout avouer, ſi mon pere m'en eût laiſſé le tems ; mais l'impétuoſité de ſon emportement lui faiſoit redire cent fois les mêmes choſes, & changer à chaque inſtant de ſujet. Il remarqua ma contenance baſſe, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conſéquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes ſi odieux & ſi mépriſans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laiſſer pourſuivre ſans l'interrompre.

Je ne ſais, ma chere, où je trouvai tant de hardieſſe, & quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir & la modeſtie ; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiſer ; jamais un homme digne de tant d'in-



Moreau. inv.

jures ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon pere qui crut ſentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un ſoufflet qui ne fut pas le ſeul ; & ſe livrant à ſon tranſport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mere ſe fût jettée entre deux, m'eût couverte de ſon corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chûte, mon ſang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreſſement, & m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légere contuſion au front, & ne ſaignois que du nez. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il ve-

noit de faire. Il ne revint point à moi par des careſſes, la dignité paternelle ne ſouffroit pas un changement ſi bruſqûe; mais il revint à ma mere avec de tendres excuſes, & je voyois ſi bien, aux regards qu'il jettoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreſſé. Non, ma chere, il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un pere ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

Il étoit l'heure de ſouper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre; & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon déſordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas! cette pauvre maman! Déja languiſſante & valétudinaire, elle ſe feroit bien paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit guere moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour

dire

dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſouper, l'air ſe trouva ſi froid que ma mere fit faire du feu dans ſa chambre. Elle s'aſſit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaiſe pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui ſans rien dire, il m'aſſit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit promptement, & par une ſorte de mouvement ſi involontaire, qu'il en eut une eſpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embraſſée dans cette génante attitude. Tout cela ſe faiſoit en ſilence; mais je ſentois de tems en tems ſes bras ſe preſſer contre mes flancs avec un ſoupir aſſez mal étouffé. Je ne ſais quelle mauvaiſe honte empêchoit ſes bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'oſoit quitter, une certaine confuſion

qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-tems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chûte, m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est

abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa chere fille, & me témoignant du regret de ſon emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier & m'a ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer; mais quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la ſûreté de la ſienne

que pour votre honneur. Quoique je me fois toujours fenti peu d'inclination pour lui, je le hais fur-tout à préfent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eft forti fans attendre ma réponfe, & prefque avec le même air de févérité qu'il venoit de fe reprocher. Ah! ma coufine, quels monftres d'enfer font ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inftant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'eft paffée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la caufe jufqu'à ce que ta lettre me l'ait apprife. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eft faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me femble que je tourne les yeux avec plus de regret fur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au fein de ma famille, & que je fens augmenter le fentiment de ma faute, avec celui des biens qu'il m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi fi tu l'ofes, le temps de l'amour feroit-il paffé & faut-il ne fe plus

revoir ? Ah ! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée ? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain ! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent ? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens ; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi ; je remets mon ſort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel

horrible emploi je te laiſſe ! auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée ! je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour ; conſole un infortuné ! Dis-lui cent fois . . . . . . Ah ! dis-lui . . . . . . Ne crois-tu pas, chere amie, que malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en ſuis ſûre ; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée ; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames ? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc

ſeulement qu'il eſpere ; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour : car je le ſens, ma couſine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps ſéparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même....... je crains....... ah ! ma chere ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi ; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même-tems.

LETTRE LXIV.

De Claire a M. d'Orbe.

Mon pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espece de monstre., & je ne sais par qu'elle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas

aſſez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui eſt cher, que ſon amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle eſt plus vive; je crois ſentir un peu d'amour pour vous, mais il eſt plus poſé. Quoique tout cela pût paroître aſſez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne penſe pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouir & que notre contentement a mauvaiſe grace, tandis que nos amis ſont au déſeſpoir! c'en eſt fait, ils faut qu'ils ſe quittent; voici l'inſtant, peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune: dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du déſeſpoir il goûte en idée un ombre de félicité; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu,

le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! ſeule idole de mon cœur! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins, car je connois votre ame; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'eſpere beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger

que court sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de nôce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sureté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou

trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des ſentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réſervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi! Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puiſqu'il le faut; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque générofité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réſoudre. Milord ſentit parfaitement tout cela & mon-

tra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables ; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule ; car je connois plus sure-

ment les endroits ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il regne toujours entre hommes une ſéchereſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette

légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car, quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere ; je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin, & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en

ſuis jamais fait l'eſclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin, peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocens de notre premiere jeuneſſe ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſéparation. Je ſentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître ſans effroi celui qui devoit décider de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à réfléchir ſur l'impreſſion

l'impreſſion qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure eſt venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dès le lendemain de ta ſcene avec ton pere, il avoit ſu que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus les détails, je lui ai dit auſſi-tôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccinctes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Graces au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par degrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagina-

tion fougueuſe, qui ſur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux & le regardant fixement : Mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime ſoit un effort au-deſſus de l'humanité ? A l'inſtant il s'eſt levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à ſon front ainſi jointes : Je vous entends, s'eſt-il écrié, Julie eſt morte ! Julie eſt morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le ſens à vos ſoins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement ſi ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fauſſes alarmes.

Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté

& de ſon propre déſeſpoir. Le danger augmente inceſſamment : de la main de ſon pere ou de la ſienne, le poignard, à chaque inſtant de ſa vie, eſt à deux doigts de ſon cœur. Il reſte un ſeul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous ſeul. Le ſort de votre amante eſt entre vos mains. Voyez ſi vous avez le courage de la ſauver en vous éloignant d'elle, puiſqu'auſſi-bien il ne lui eſt plus permis de vous voir, ou ſi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de ſa perte & de ſon opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eſt-il étonnant que ſa ſanté ſuccombe à ſes peines ? Vous êtes inquiet de ſa vie : ſachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit ſans m'interrompre ; mais ſi-tôt qu'il a compris de quoi il s'agiſſoit, j'ai vu diſparoître ce geſte animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile ſombre de triſteſſe & de conſternation a couvert ſon viſage ; ſon œil morne & ſa contenance effacée annonçoient l'abattement de ſon cœur : à peine avoit-il la force d'ou-

vrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'un autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas aſſez vécu ? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ſes jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques eſpérances auxquelles ſon ame demeuroit fermée, quand Hanz eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié : Ah ! qu'elle vive ! qu'elle ſoit heureuſe...... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux........ & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir. Hélas ! vos adieux ſont faits, & vous êtes déja ſéparés ! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant ; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif ; trem-

blez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une eſpece de fureur, je partirois ſans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi, mais je la verrai quoi qu'il arrive; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont ? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Penſez-vous qu'elle pût ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non, mon ami, vous devez connoître ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle préfere ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpere, puiſqu'elle conſent à

vivre : croyez que les ſoins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne ſemble, & qu'elle ne ſe reſpecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres eſpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les ſiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes ſembloit diſtiller un baume ſalutaire ſur ſa bleſſure envenimée. J'ai vu ſes regards s'adoucir & ſes yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendriſſement ſuccéder par degrés au déſeſpoir ; mais ces derniers mots ſi touchans, tels que ton cœur les ſait dire : *Nous ne vivrons pas long-tems ſéparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baiſant la lettre, nous ne vivrons pas long-tems ſéparés ; le Ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſeche & ſombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit ; mais ſi-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri

ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le déſeſpoir. Dans cet inſtant il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mouroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur; il a diſparu comme un ſonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reſtoit a exécuter la derniere partie de ta commiſſion, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni myſtere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce léger ſujet pour éluder celle qui pourroit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus

ſoigneux, qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de ſe conſerver pour toi, de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger à cet effet du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranſports, mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre à Grandſon (1), reſte de ſon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poſſédé de ſa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des reſſources. Je ſerai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverſion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus

---

(1) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qu'il ſera dit ci-après n'avoir pas encore vingt-quatre ans, a pu vendre une maiſon n'étant pas majeur. Ces lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités que je n'en parlerai plus ; il ſuffit d'en avoir averti.

près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laisse donc rester & j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis?......... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le retirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur, & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci; & pour en disposer à propos dans le com-

merce que nous allons avoir enſemble, je veux être inſtruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainſi ſes idées funeſtes par celle d'une correſpondance familiere continuée entre nous, & cette ame ſimple qui ne cherche pour ainſi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aiſément le change. Nous nous ſommes enſuite ajuſtés pour les adreſſes de lettres; & comme ces meſures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail juſqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait ſigne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiſſoit; il a inſtamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere ſtation d'où vous pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe; je me ſuis avancée, & le cœur gros de ſanglots, j'ai

collé mon visage sur le sien ; je n'ai plus su ce qu'il devenoit ; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendus descendre précipitamment. Je suis sortie sur le pailler pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jetter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instans de-là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Edouard l'y attendoit aussi ; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il

dit d'un ton pénétré, *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'inſtant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & il ſont partis en ſe tenant étroitement embraſſés.

Fin de la premiere Partie & du Tome ſecond.

TABLE

DES LETTRES

ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

souper

Fin de la Table du Tome II.




VELUT ÆVO
ARBOR

